**LE SYSTEME CONCENTRATIONNAIRE DANS LA DERNIERE ANNEE DE LA GUERRE (1944-45)**

1. **Evolutions structurelles du système concentrationnaire**

* **Modifications de la population concentrationnaire**

En avril 1944 Hitler autorise l’emploi de travailleurs forcés juifs sur le territoire du Reich. C’est un changement politique majeur dicté par l’urgence de la situation. Au même moment, 460.000 juifs hongrois sont déportés : 350.000 sont exterminés immédiatement à Auschwitz, mais 110.000 survivent à la sélection et sont envoyés au travail dans les camps de l’Altreich (essentiellement des femmes, car la population masculine est mobilisée dans les « bataillons de travail » juifs de l’armée hongroise). A partir du printemps puis de l’été 1944, devant l’avancée de l’armée rouge, commence également l’évacuation progressive des camps de l’Est vers le territoire du Reich (d’abord Majdanek, ainsi que les camps des pays baltes). Ce changement politique et ces évolutions circonstancielles entrainent une modification radicale de la population des camps de l’IKL/Amtsgruppe D.

Croissance vertigineuse du nombre des détenus : en août 1944, déjà 525.000, en janvier 1945 : 715.000. Dans les « anciens » camps de l’Altreich le changement est spectaculaire : par exemple à Buchenwald : 9000 détenus en 1942, 100.000 en 1945. Ces camps connaissent une surpopulation écrasante et par conséquent une détérioration rapide des conditions de vie. Une mortalité de masse inconnue jusqu’alors.

Diversification de la population : L’unique objectif du système concentrationnaire devient le travail forcé, et il n’y a plus le « tri » par catégories qu’il pouvait y avoir auparavant. Toutes les nationalités et les catégories de détenus se mélangent : par exemple, le camp de Stutthof, à la fin de son existence, compte 45 nationalités différentes.

Dans les camps de l’Altreich, la part des détenus allemands diminue considérablement : par exemple à Buchenwald, ils représentaient encore 34% de la population en 1942, et plus que 7% en 1945. Cependant, ces détenus continuent de constituer le sommet de la hiérarchie raciale et fonctionnelle des camps : la majorité des « Funktionshäftlinge » privilégiés est allemande.

Les femmes et les juifs apparaissent en masse dans les camps de l’Amtsgruppe D : par exemple, à Stutthof, en quelques semaines à l’automne 1944, arrivent 47.000 détenus juifs qui constituent à présent le plus grand groupe de détenus. (Même si ils sont regroupés dans des camps à part).

* **Stamm- et Außen- Lager**
* Remarques générales

Avec la réorganisation des camps pour l’emploi massif de la main d’œuvre dans l’industrie de guerre apparaît une nouvelle division fonctionnelle/répartition géographique du système concentrationnaire : la division entre les camps « centraux » et les camps « extérieurs » qui poussent un peu partout sur le territoire du Reich.

Les camps centraux (Haupt/Stamm-Lager) deviennent des centres administratifs dans ce réseau : on y trie les nouveaux détenus avant expédition dans les camps secondaires où ils sont mis au travail au service des entreprises. On construit des « Quarantäne-Lager » pour ces détenus en instance de triage, et aussi pour ceux qui ne sont plus en état de travailler (se développent alors des zones de mort où ces détenus inutilisable sont laissés à l’abandon).

Autour de ces camps centraux gravite tout un réseau d’Außenlager – ces camps extérieurs où sont hébergés les détenus qui travaillent dans les usines ou sur les chantiers. En janvier 1945 on recense au moins 662 de ces Außenlager (on ne parle ici que des camps rattachés au système concentrationnaire, il existe sur le territoire du Reich de multiples autres types de camps de travail). Chaque camp principal administre une centaine de ces camps extérieurs. Vers l’automne 1944, on assiste à une vague de création de camps de femmes (notamment pour l’industrie du textile) : 50 en février 1944, 335 à la fin de l’année. L’industrie de l’armement s’est rabattue sur la main d’œuvre häftlinge en l’absence d’autre choix, bien que la productivité soit très basse. Le plus grand employeur de déportés est l’industrie aéronautique (en 1944, 35% du personnel de Messerschmidt est composé de déportés). Les profits sont énormes pour la SS : elle « loue » les travailleurs forcés aux entreprises et reçoit une compensation monétaire en échange. Par exemple, pour la période 1942-45, le camp de Stutthof à lui seul rapporte 10 millions de Reichsmark.

* Camps-usines et camps-chantiers

On peut classer les Außenlager en deux principales catégories (d’après l’historienne Karin Orth):

* ‘Fabrik-Lager’ : les camps dont les détenus travaillent directement dans les usines, dans le processus de production.
* ‘Bau-Lager’ : les camps dont les détenus sont employés sur des chantiers. La plupart du temps, on travaille à la construction de Bunker ou d’ouvrages souterrains où doivent être déplacées les usines.

Il en résulte des conditions de vie différentes pour les détenus. Dans les camps-usines les conditions sont meilleures : on mise sur un travail relativement spécialisé donc on a tout intérêt à préserver la main d’œuvre. Aussi, la part des civils dans la gestion est plus grande (non pas que ceux-ci soient plus humains, mais au moins ils sont plus rationnels). Dans les camps-chantier la main d’œuvre est peu qualifiée et employée à des constructions qui doivent finies dans l’urgence. La priorité est l’urgence, et la main d’œuvre épuisée remplacée au plus vite : les taux de mortalité sont extrêmement élevés (par ex. 50% au camp de Dora).

En même temps, les Funktionshäftlinge continuent d’être relativement privilégiés (de même que les travailleurs qualifiés, indispensables) : souvent allemands, ils sont au sommet de la hiérarchie raciale de la société concentrationnaire. Ils sont prisés de la SS et des entreprises. On transfère ces détenus-cadres d’un lieu à l’autre pour gérer les nouveaux Außenlager.

Partout, ce phénomène d’emploi de la main d’œuvre déportée et de décentralisation du système concentrationnaire entraine une conséquence majeure : L’isolement du camp par rapport à la société ‘civile’ environnante, qui était une caractéristique centrale du système concentrationnaire en principe, disparaît complètement. Les Außenlager sont situés partout, au milieu de la société allemande : dans les villages et les villages, dans les zones industrielles. Au sein des entreprises, les catégories de travailleurs sont mélangées : les détenus des camps (y compris les juifs), les travailleurs forcés étrangers (7 millions en Allemagne à la fin de la guerre), les travailleurs civils et les contremaitres allemands.

* **La SS des camps : inadaptation aux nouvelles tâches, évolutions du personnel**

Le personnel de la Lager-SS de l’avant-guerre (formé au ‘primacy of policing’ de Eicke) n’était pas préparé pour le changement fonctionnel des camps (le passage de la fonction exclusivement répressive à la fonction productive) : les mauvais traitements et la mauvaise gestion continuent, en même temps que la corruption : le personnel des camps finit plusieurs fois sous enquête de la part du RSHA (le juge Konrad Morgen).

En même temps, la majorité du personnel employé dans les camps ne correspond plus à la SS des camps de l’avant-guerre et sa formation brutale et élitiste : on trouve un grand nombre de Volksdeutsche incorporés de force dans la Waffen-SS, des anciens de la Wehrmacht (50% du personnel)…et même des formes de surveillance privée : contremaitres des entreprises dans les Außenlager, milices hétéroclites et en 1944/45 l’apparition d’une « Lagerpolizei » recrutée parmi les détenus, tant le personnel SS est insuffisant en nombre. Il en résulte donc des frictions et une grande variété des traitements – qui se diversifient, tout comme les types de camps : on ne peut donc plus donner une image monolithique et uniforme du système concentrationnaire.

Le WVHA perd le contrôle total sur les camps et leur main d’œuvre : les Außenlager sont soumis à l’interférence des entreprises privées qui emploient la main d’œuvre. Et l’influence du ministère de l’armement (Rüstungsministerium) de Speer est de plus en plus grande : à partir du printemps 1944 ce sont plus les services du WVHA qui ont le dernier mot sur les demandes de l’industrie, c’est le ministère Speer qui décide.

1. **Les deux formes ultimes du système concentrationnaire**

* **Production et Extermination – les projets Kammler**

« KZ der Verlagerungsprojekte » : Expression de Karin Orth. „Verlagerung“ signifie délocalisation. Il s’agit des projets de délocalisation et de protection (dans des Bunker ou des installations souterraines) des industries essentielles à l’effort de guerre. Ces projets vont constituer le stade ultime des relations de coopération et de rivalités autour de l’emploi de la main d’œuvre des camps : entre la SS/le ministère de l’armement/ et l’industrie privée.

* Mittelbau-Dora

Il s’agit du camp destiné à la construction des usines de production de la fusée A4 (V2), production stratégique et qui doit être enterrée. En août 1943, on parvient un accord entre le ministère Speer / les industries / la SS. Himmler propose de fournir la main d’œuvre nécessaire. Il nomme Hans Kammler, ingénieur issu de la Luftwaffe et auparavant responsable des projets de construction de la SS (WVHA/Amtsgruppe C) en tant que plénipotentiaire : de par sa triple subordination au ministère de l’industrie/ à Himmler / et à Pohl, Kammler devient le gérant d’une main d’œuvre considérable et son pouvoir augmente en flèche.

On choisit le site de Dora-Mittelbau, en Thuringe. Kammler et ses ingénieurs ne se préoccupent pas une seconde du sort de la main d’œuvre et font avancer les travaux à un rythme infernal. La production du V2 peut déjà commencer en janvier 1944 (au prix de 60% de mortalité chez les détenus de Dora…les corps s’entassent au fond des galeries qu’on creuse : on meurt de maladie pulmonaire, de fatigue, de sous nutrition). Les ingénieurs de Kammler conjuguent sans problème rationalité technologique et idéologie nazie : pour eux, les détenus sont une main d’œuvre servile exploitable jusqu’à la mort. La production n’est pas contradictoire de l’extermination.

* Le « Jägerstab »

« Stab » signifie état-major : ce sont les administrations ad hoc crées par Speer à la fin de la guerre pour faire face à des situations de crises dans différents secteurs. Ils rassemblent les responsables de différentes administrations et des industries, pour une coordination plus efficace. Ce « Jägerstab » est crée en mars 1944, pour faire face au déficit de production des industries aéronautiques, victimes des bombardements alliés. On prévoit des « Grossbunker » délocalisés dans des zones de campagne où serait déplacée la production.

Début mars 1944, le Gauleiter Sauckel reconnaît que sa politique de rafles de travailleurs forcés dans les zones occupées est un échec et doit être interrompue du fait du recul des troupes allemandes. Immédiatement après, Kammler est appelé par Speer au Jägerstab : les industries et le Rüstungsministerium, qui avaient toujours cherché à limiter l’influence de la SS dans la production et l’économie, se tournent à présent vers elle. Car les camps sont le dernier réservoir de main d’œuvre que l’on peut exploiter.

Ces évènements surviennent de façon concomitante à la déportation des juifs hongrois, et les deux sont liés : 110.000 juifs hongrois, surtout des femmes, échappent à la « sélection » et aux chambres à gaz : la SS et les industries incluent ce réservoir de main d’œuvre fraiche dans leurs calculs.

* Le « Rüstungstab »

Nouvel état-major crée par Speer en août 1944. Ces projets ne concernent plus seulement l’industrie aéronautique, mais toutes les industries essentielles à l’effort de guerre : on délocaliserait, protégerait dans de gros Bunker, et on réimplanterait les usines évacuées de l’Est devant l’avancée russe (dramatique à l’été 44).

A l’automne 1944 tous les projets se mélangent et les différents acteurs n’ont plus la même perception des choses :

* Hitler charge l’Organisation Todt (cad le ministère Speer et non Kammler) de la direction des chantiers…coup dur pour la SS
* Au sein de la SS, l’administration du WVHA (D : les camps) cherche à regagner de l’influence et le contrôle sur la main d’œuvre, au détriment du plénipotentiaire Kammler : échec
* Il semblerait que les entreprises privées (AEG, Siemens, Telefunken, Zeiss) ne croient plus à la victoire allemande et se désolidarisent des plans pour l’effort de guerre…ils auraient cherché à utiliser ces Bunker pour la protection de machines utilisables après la paix

Bilan : Production et extermination

Une grande partie de ces projets n’est jamais réalisée…Quoiqu’il en soit, il semble que dans les derniers projets industriels, la SS avait définitivement perdu le contrôle de la main d’œuvre : c’était la direction des entreprises qui géraient totalement les détenus…On voit comment à la fin de la guerre la société concentrationnaire s’était transformée avant tout en une question de main d’œuvre.

Mais quoiqu’il en soit il demeure qu’aucun de ces acteurs rivaux ne se souciait du sort des détenus : Dans ces projets de construction, on observe une mortalité en moyenne de 50%. Production et extermination sont synonymes. Personne ne s’en soucie car le WVHA continue sans cesse de mettre à disposition de la main d’œuvre fraiche. Les gestionnaires de la production suivent donc l’idéologie nazie tout autant que les autres : la main d’œuvre servile n’est pour eux qu’un groupe de sous hommes utilisables à merci.

* **La mort par abandon**

Avec ces projets de construction, on a observé comment l’association camps/production atteignait son stade dernier. C’est aussi le cas pour ce qui est de l’extermination. Tandis que les détenus utilisables sont employés à la production et la construction, ceux qui ne sont plus en état d’être exploités sont abandonnés purement et simplement à leur mort. Karin Orth parle de « Sterbelager », qu’on devrait traduire par « camps d’agonie ». Même les détenus des camps principaux, rodés à la vie concentrationnaire, reconnaissent que ces camps sont « une autre planète », infernale et indescriptible.

Ces zones existent de plus en plus dans tous les camps. On y trouve deux catégories de détenus : 1) ceux qui sont trop malades ou affaiblis pour être employés à la production dans les Außenlager 2) de plus en plus, à partir du début 45, les arrivants des camps de l’Est évacués (une bonne partie de juifs) et dont on ne sait pas quoi faire. Les camps sont surpeuplés et deviennent un chaos ingérable dans ces derniers mois de la guerre : la SS abandonne ces zones pratiquement sans interférer. Il n’y a presque pas de ravitaillement et de gestion.

Deux cas les plus impressionnants :

. Le « kleine Lager » de Buchenwald. Les détenus sont entassés sur la paille dans des tentes ou des anciennes écuries : des baraques sans fenêtre ni aucune forme d’installations sanitaires, ni de ravitaillement.

. Le camp de Bergen-Belsen : crée à l’origine en 1943 dans le but d’y emprisonner des juifs susceptibles d’être échangés avec l’étranger. A partir de mars 1944, on y expédie des détenus malades et inutilisables par l’industrie. En 1944 arrivent aussi les transports de détenus évacués des camps de l’Est (femmes juives d’Auschwitz). Cette dynamique prend des proportions gigantesques en 1945, quand les évacuations d’autres camps se multiplient. Bergen-Belsen devient le dépotoir du système concentrationnaire. Le 2 décembre 1944 est nommé Josef Kramer, commandant à peine évacué d’Auschwitz. Il installe des Kapò non juifs qui font régner la terreur. En même temps les moribonds sont abandonnés à leur sort : épidémie de Typhus dramatique. La SS ne fait rien pour contrôler tout cela.

En février 1945 : 22.000 détenus ; début avril : 45.000, 15 avril, remise du camp aux britanniques : 60.000 détenus. Dans cette période, il meurt 30.000 détenus : 18.000 rien qu’au mois de mars, et le chiffre atteint 50.000 car les détenus continuent de mourir après la libération du camp.

Cette dernière évolution n’est pas représentative du système concentrationnaire mais constitue le résultat le plus extrême et infernal de son effondrement.

1. **Evacuation et effondrement du système concentrationnaire**

* **Des acteurs multiples**

Au cours de la période d’effondrement du système concentrationnaire, dans les derniers mois de la guerre, on ne peut plus étudier l’histoire des camps « de haut en bas », « du centre à la périphérie ». Il faut tenir compte d’une multiplicité d’acteurs poursuivant très souvent des stratégies différentes et contradictoires.

* Divisions au sein de la hiérarchie nazie :

D’après les témoins (Speer, Kersten) Hitler préconisait une ligne radicale (conforme à ses visions apocalyptiques de la fin de la guerre) : liquider tous les détenus des camps plutôt que de les voir tomber aux mains des alliés.

A ces plans radicaux s’opposait une cabale d’officiers supérieurs de la SS, et au premier rang Himmler, orientée à une stratégie qu’ils percevaient comme relevant de la « realpolitik » (même si il s’agissait en réalité d’une chimère) : utiliser les détenus (en particulier les juifs – dont ils pensaient qu’ils avaient une importance vitale aux yeux alliés) comme monnaie d’échange dans les négociations avec les puissances de l’Ouest pour une paix séparée. Jusqu’à l’automne 1944, Himmler se trouvait dans une position schizophrénique : d’une part l’extermination des juifs continuait à plein régime (avec le meurtre des juifs hongrois), d’autre part il cherchait à négocier. Cette schizophrénie cessa à l’automne 1944 : Himmler mit un terme aux gazages et ordonna que les détenus juifs soient traités d’une façon égale aux autres (ce qui ne les empêchait évidemment pas de mourir).

Ces oppositions de vue conduisirent à des frictions et la confusion au sein de l’appareil nazi (WVHA, RSHA) – et il est difficile de reconstituer avec les témoignages dont on dispose quels acteurs suivaient quelle logique. Il n’en demeure pas moins qu’en dernier ressort les plans de Himmler et des « réalistes » n’étaient justement pas « réalistes ». Les alliés occidentaux n’étaient en aucun cas disposés à conclure une paix séparée. Les négociations autour du sort des juifs montrent en réalité à quel point ces hommes étaient loin de toute realpolitik et comment ils étaient endoctrinés à croire à leur idéologie : ils continuaient de croire qu’une conspiration juive mondiale tirait les ficelles de leurs adversaires et que l’utilisation des juifs comme otages leur ouvrirait la porte du bureau de Roosevelt.Au bout du compte, malgré les déclarations temporaires de Himmler selon lesquelles il « protégeait » à présent les détenus juifs, il ne parvint pas à se défaire de l’idéologie nazie et du poids d’inertie du système : rien ne viendrait ralentir la mort en masse des détenus du système concentrationnaire.

* L’importance des échelons intermédiaires et inférieurs

Dans cette dernière phase les ordres de Himmler ou Hitler n’étaient pas les facteurs décisifs déterminant le sort des détenus.

Les échelons intermédiaires de la hiérarchie nazie jouaient un rôle décisif dans la planification de l’évacuation des camps. Le 17 juin 1944 Himmler avaient rendu les HSSPF régionaux responsables de l’évacuation des camps dans les « cas A » (A-Fall, cad l’approche de troupes ennemis). Les commandants de camp leur étaient alors subordonnés et devaient planifier avec eux l’évacuation des camps. Les HSSPF fixaient le moment précis de l’évacuation et de coopérer/ou rivaliser de facto, avec les Gauleiter qui dans ces derniers mois du régime avaient été nommés « commissaires à la défense du Reich » dans leurs zones de responsabilité. L’administration centrale des camps (Amtsgruppe D du WVHA) était la seule disposant d’une vue d’ensemble du système et pouvant donc décider d’où seraient dirigés les convois de détenus évacués.

Enfin le contexte local intervenait également dans le sort des déportés : lors de l’évacuation, ceux-ci n’étaient plus derrières des barbelés et étaient confrontés de façon directe à la population locale (allemande) et aux réfugiés de tous types qui sillonnaient les routes (prisonniers de guerre, travailleurs étrangers requis, troupes allemandes en retraite). Il en résulta une multiplicité de situations, allant du sauvetage aux massacres (par les responsables nazis locaux, et parfois par les populations locales, des unités du Volksturm et autres milices – on y reviendra).

* **Chronologie des évacuations**

On peut découper l’histoire des évacuations en 4 grandes phases.

* Printemps-Automne 1944

On évacue les camps situés « aux frontières » et menacés par l’avancée des alliés : Majdanek en avril 1944, en juillet les camps des pays Baltes. En septembre les camps d’Herzogenbusch (Pays-Bas) et Natzweiler (Alsace).

En plus, on prépare les plans d’évacuation d’autres camps comme Stutthof, Gross-Rosen, et Auschwitz. A Auschwitz-Birkenau, le Sonderkommando juif se révolte le 7 octobre 1944. Le complexe d’Auschwitz compte à l’été 1944 130.000 détenus et il devient très difficile de maintenir la sécurité. 3 facteurs se conjuguent : sécurité interne, approche du front, et motifs économique, qui aboutissent à ce qu’on commence à déplacer des détenus d’Auschwitz vers les camps du Reich. On déplace pratiquement 60.000 détenus dans d’autres camps au cours de ces mois d’automne.

* Janvier 1945

Les plans d’évacuation sont préparés à l’automne 1944 par les HSSPF et les Gauleiter. On ordonne qu’aucun détenu ne doit tomber aux mains de l’ennemi, ce qui signifie que les gardes abattront tous les trainards derrière les colonnes en marche sur les routes. Qui plus est, les gardes sont pressés de déguerpir et, dans l’angoisse d’être rattrapés par l’avancée russe, ils tirent sur tout ce qui retarde la marche. Souvent les détenus morts de froid et fatigue s’arrêtent volontairement pour qu’on les achève. Des kommandos de ratissage suivent les colonnes pour liquider les derniers survivants. Des responsables nazis locaux, des membres des milices et de la population civile s’impliquent dans les battues pour liquider les rescapés des marches de la mort. Et quand les colonnes arrivent dans les camps du Reich, on cherche encore à la réquisitionner pour le travail ou on les laisse mourir s’ils sont trop affaiblis – dans les conditions que nous avons évoqué plus haut.

Le 12 janvier 1945, l’armée rouge passe à l’offensive en Pologne et avance de façon très rapide. L’évacuation d’Auschwitz est réalisée entre le 17 et 21 juin janviers ; 58.000 détenus partent sur les routes, 9000 détenus malades ou cachés restent dans le camp en attendant l’armée rouge. Le 8 ou 9 février est évacué le camp de Gross-Rosen. A la mi-janvier est évacué le camp de Stutthof. Là survient par exemple l’un des plus importants massacres : à Palmnicken, sur une presqu’île proche de Königsberg, 7000 détenus évacués sont mis à mort : ils devaient être emmurés dans une mine, mais finalement des membres de la SS, du parti nazi local et des jeunesses hitlériennes les exécutent par balles sur la plage et en les jetant dans la mer baltique. Il n’y a que quinze survivants.

Bilan estimé : A Auschwitz : 15.000 morts sur 58.000 évacués, à Stutthof 9500 morts sur 11.000 évacués…

* Février-Mars 1945

Ce sont des mois d’intermède, ou l’on prépare l’évacuation des camps situés à l’intérieur du territoire du Reich.

Les plans se multiplient et les positions sont confuses au sein de la hiérarchie de la SS : Certains veulent suivre les idées de Hitler et massacrer tous les détenus (d’autant que les détenus sont perçus par la hiérarchie nazie comme une menace, un ennemi de l’intérieur). On envisage les plans les plus apocalyptiques et fantaisiste : bombarder le camp de Sachsenhausen par avion ou par artillerie, ou de le faire sauter, voir même d’évacuer les détenus par péniche à Berlin et de les conduire vers la mer baltique puis les couler. De même, on envisage de bombarder Dachau. Mais rien de tout cela n’est réalisé.

Au même moment, Himmler continue ses négociations. Il ordonne qu’on cesse de tuer des juifs et affirme que ces détenus sont « sous sa protection » (sic). Il ne faudrait même plus évacuer les camps, mais seulement les remettre aux mains des alliés. Il veut tenter d’empêcher la catastrophe de Bergen-Belsen, ravagé par les épidémies. Il envoie une mission d’inspection comportant notamment Oswald Pohl et Höß à la mi-mars 1945. Mais ceux-ci ne font rien pour améliorer le sort des détenus, peut-être ne transmettent-ils même pas l’ordre de Himmler. Quoi qu’il en soit, Himmler vit dans l’illusion totale. L’unique initiative qui réussit est celle du compte Bernadotte, vice-président de la croix rouge suédoise : il réussit à négocier avec Himmler l’évacuation de 20.000 détenus, dont 8000 scandinaves, en bus de la croix rouge.

Mais, tandis que ni les plans de massacre total ni les négociations improbables d’Himmler n’aboutissent, on continue de préparer l’évacuation des camps. Cela se caractérise par la poursuite des meurtres dans le système concentrationnaire : En plus des détenus qui meurent abandonnés à leur propre, les SS procèdent à la liquidation de 2 catégories de détenus encombrants : ceux qui ne sont pas capables de marcher – liquidés par gaz, balles, injections mortelles (« Sonderkommando Moll » formés de sous-officiers évacués d’Auschwitz) ; et les détenus jugés « dangereux » (Prominente qui en savent trop ou opposants politiques – que le RSHA ordonne de faire disparaître tant que c’est encore possible).

Ces derniers meurtres organisés, qui font des milliers de victimes, surviennent au moment même ou Himmler et la SS font des concessions. Il n’y a pas de cohérence dans cette dernière phase de l’évacuation des camps : par exemple, en février-mars 1945, on gaze 6000 détenus à Ravensbrück, et en même temps on en libère 5000 – des allemandes, des femmes de l’Europe de l’Ouest, et même aussi des polonaises et des juives hongroises.

* Avril 1945

La situation prend un tour beaucoup plus radical. On évacue à présent les camps de l’intérieur du Reich. Dans la première moitié d’avril sont évacués (du moins en partie) : Dora, Buchenwald, et Bergen-Belsen est le seul camp à être remis au britanniques car on craignait la diffusion des épidémies en dehors du camp.

L’évacuation correspond à une position diamétralement opposée aux plans originaux de Himmler, qui prévoyait de remettre les camps aux mains des alliés. Himmler lui-même avait changé d’avis, apparemment pour deux raisons : d’une part parce que les négociations avec les occidentaux avaient échoué et que les alliés faisaient connaître à l’opinion (radio et film) les atrocités qu’ils avaient découvert, d’autre part en raison d’un fantasme nazi classique : que la libération des personnes (soi disant) dangereuses détenues dans les camps entraine le chaos. Himmler aurait entendu un reportage radio selon lequel des détenus de Buchenwald se seraient libérés et seraient descendus sur Weimar en pillant et violant.

Il est inutile de rentrer dans les détails sur les évacuations de chaque camp. Les circonstances sont multiples et les intentions de la direction nazie sont difficiles à reconstituer – si tant est qu’il y ait eu une logique à l’œuvre dans le dernier mois de la guerre. La plupart des évacuations ne débouchent nulle part. D’après Karin Orth, on pourrait déceler deux « routes » : une route nord (suivie par Himmler, réfugié dans le Schleswig-Holstein. Sachsenhausen, Ravensbrück, Neuengamme ) et une route sud (Kaltenbrunner en Autriche. Flossenbürg et Dachau, Mauthausen n’étant jamais évacué.). Le territoire du Reich avait été coupé en son centre par l’avancée conjointe des alliés et certains nazis entretenaient le fantasme d’une résistance désespérée dans les derniers bastions contrôlés par l’Allemagne : Festung Nord en Scandinavie, Alpenfestung dans le Tirol…on se raccrochait encore à la main d’œuvre déportée, que l’on aurait hypothétiquement réinstallé et remis au travail : plans complètement chimériques.

Quoiqu’il en soit, le scénario des marches de la mort se répète : détenus qui meurent d’épuisement, sont fusillés sur place…Par exemple, le 13 avril 1945 à Gardelegen, une localité de Haute-Saxe, plus détenus périssent fusillés ou brulés vifs dans une grange, par des membres locaux du Volkssturm, dirigés par les responsables locaux du parti nazi.

Bilan total : entre 1/3 et la moitié des 715.000 détenus qui se trouvaient dans le système concentrationnaire à la mi-janvier 1945 sont morts dans les derniers mois de la guerre.

* **Les « marches de la mort » et l’élargissement du cercle des meurtriers**

Pour conclure, revenons sur cette phase finale de l’histoire du système concentrationnaire et sur les « marches de la mort ». Episode peu traité par l’historiographie jusqu’à une période très récente, car il était très difficile de reconstituer les circonstances exactes (dans la confusion des derniers moments de la guerre ou tout se trouvait mêlé sur les routes : allemands déplacés, travailleurs étrangers, troupes en retraite, prisonniers de guerre, et enfin détenus évacués des camps…tous reculaient devant l’armée rouge). Daniel Goldhagen, dans son ouvrage polémique du milieu des années 1990, traitait les marches de la mort comme un appendice du génocide des juifs : on aurait fait que « finir le travail » et l’unique mobile derrière ces meurtres serait l’antisémitisme viscéral de la société allemande. En 2009, un ouvrage de l’israélien Daniel Blatman revient sur cet épisode et en restitue la singularité.

* Un moment spécifique

- Le groupe des victimes change : Au moment de l’évacuation des camps, tous les détenus se trouvaient mélangés : la population concentrationnaire constituait un agrégat dans lequel se fondaient toutes les catégories d’ennemis politiques et raciaux du régime nazi et de sa conception de la *Volksgemeinschaft*. On ne peut donc pas interpréter le meurtre de ces détenus, ni comme un massacre proprement politique contre assimilé à des opposants (par exemple les représailles contre la résistance), ni comme un massacre génocidaire dirigé contre un groupe ethnique spécifiquement identifié.

- Le groupe des exécuteurs est considérablement plus large et hétéroclite qu’il ne l’était lors des précédents épisodes de la violence nazie. On trouvait de tout parmi les meurtries – et une large part de civils locaux regroupés dans les milices (Volkssturm). Les criminels n’étaient donc pas en majorité, ni des spécialistes du massacre pour raison idéologique, ni des « hommes ordinaires » conditionnés depuis longtemps au sein d’une structure hiérarchique (et soumis à des mécanismes de groupe à la Browning).

- Les circonstances étaient particulières, et différentes de celles qui avaient caractérisé les étapes précédentes de la violence nazie. En 1945 les mécanismes du contrôle hiérarchique centralisé étaient rompus, ce n’était donc plus un meurtre « bureaucratique » piloté par en haut. La motivation des bourreaux ne pouvait pas non plus s’expliquer par la contrainte : on savait que la guerre était perdue et personne ne pouvait sérieusement croire être soumis à des représailles s’il refusait de s’exécuter. On peut même dire que l’initiative locale de tuer les détenus allaient parfois à l’encontre de la pensée de la hiérarchie centrale nazie : Himmler lui-même avait voulu à un moment sauver autant de détenus que possible.

* Un faisceau d’explications

Les schémas avancés par des historiens comme Browning pour expliquer la psychologie des bourreaux durant la phase d’apogée de la violence nazie (le génocide organisé) ne sont donc pas valables dans le cas des marches de la mort. Blatman avance une série de facteurs (qui correspondent au 3 points que nous avons mentionnés plus haut : victimes, exécuteurs, circonstances).

- Le groupe des victimes n’était pas aussi clairement défini que les catégories utilisées dans le système d’extermination (opposants politiques, juifs, etc), mais la définition des victimes relevait d’une autre logique criminelle : Le groupe d’ensemble où se confondaient toutes les catégories internées dans les camps était considéré comme étranger à la communauté du peuple allemand (Volksgemeinschaft) et comme une menace : Gemeinschaftsfremde. Danger certes totalement imaginaire mais fantasme intériorisé par la société allemande pendant des années de régime nazi. Les étrangers à la communauté étaient perçus comme menaçants, un groupe de sous-hommes qui ne manqueraient pas de se livrer à des exactions s’ils étaient lâchés librement sur la communauté. Depuis 1943, ce danger était présent de façon toujours plus aiguë dans les esprits : les travailleurs étrangers affluaient par millions sur le territoire du Reich (la Gestapo et des responsables de sécurité locale en firent d’ailleurs massacrer, craignant la criminalité), et, avec la création des Außenlager, les détenus concentrationnaires eux-mêmes étaient présents au milieu de la société allemande. La menace représentée par ces étrangers était donc perçu comme extrême.

- Les groupes des assassins rassemblait différentes composantes de la société – et il s’appuyait sur la complicité passive de la majorité de la population qui approuve le meurtre sans passer à l’action et lui donne sa légitimité. Les assassins ne se percevaient pas forcément comme des nazis mais, consciemment ou inconsciemment, ils avaient intériorisé l’ethos nazi. Blatman parle d’une société brutalisée et où les catégories de pensée nazies étaient devenues une « sous-culture » commune à la majorité. En massacrant des êtres jugés inférieurs, étrangers, et menaçants, les meurtriers avaient le sentiment de défendre leur foyer et l’avenir de leur communauté. Les marches de la mort seraient en quelque sorte la preuve de l’intériorisation du modèle de la Volksgemeinschaft – qui se construit par l’exclusion violente des indésirables (et il faut ajouter que des historiens comme Michael Wildt ont étudié les initiatives de violence antisémite dès les années 1920-30 en montrant que les civils étaient souvent impliqués : Volksgemeinschaft als Selbstermächtigung).

- Les circonstances de 1945 étaient particulières : moment de chaos où l’ordre social est rompu et ou il y a une période de flottement, cad un moment où s’expriment les fantasmes d’une société. Moment d’urgence, sentiment d’insécurité et de menace ou l’on sent que rien ne protège la communauté, propice au déchainement de violence contre les ennemis supposés du groupe. S’ajoutent à cela des circonstances « utilitaires » : hommes repoussés devant l’avancée russe, ils veulent se débarrasser d’un fardeau inutile qui faisait obstacle à leur propre fuite. Ne pas être pris, encore moins avec des détenus, et éliminer les témoins des atrocités : utilitarisme « de survie ». S’ajoute encore l’anonymat : (commun à l’essentiel des actes génocidaires) le groupe des victimes est identifié collectivement comme une menace extérieure, et est livré sans défense et passif à un groupe de meurtriers qui ne risquent rien.

* Conclusion sur les marche de la mort

3 aspects se conjuguent ainsi dans les marches de la mort :

* Les circonstances : le chaos et la rupture des mécanismes de contrôle ordinaire
* L’idéologie : intériorisée par l’ensemble d’une société sous la forme d’une sous-culture
* Une dynamique sociale : nécessité de se protéger contre un groupe jugé étranger et perçu de façon imaginaire comme une menace

Dans cette phase ultime de dissolution du système concentrationnaire, celui-ci laisse la place à une violence spontanée et omniprésente. La violence génocidaire nazie cesse donc d’être une violence étatique et ciblée et devient un phénomène englobant l’ensemble de la société.